

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 51

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210019>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ma femme ? Mais je tiens pas du tout à lui parler. Je suis si tranquille ici.

— Mais si, mais si, vous allez voir.

— Pour sûr qu'elle va trouver moyen de me disputer, pour peu qu'elle soie de mauvaise humeur !

Le cousin demande la communication, garde le récepteur à l'oreille et au bout de quelques instants d'attente, appelle Audiuste.

— Voici votre femme, venez vite lui parler.

Sans montrer aucun enthousiasme, Audiuste approche le cornet de son oreille, après lui avoir jeté un regard qui signifiait : « Elle va encore me crier après là-dedans. » Puis il entame ainsi la conversation :

— C'est toi, Julie ?

Au même instant, un orage, qui menaçait, se déclare. Un formidable coup de tonnerre éclate, si proche que, par les fils du téléphone, le paysan reçoit une forte commotion qui l'envoie rouler à terre.

Il se relève et, de sa voix douce, qui tremble un peu, il dit à son cousin :

— Je vous l'avais bien dit ! Vous voyez, la Julie n'est pas de bonne.

Félicitations. — Tout dernièrement, le *Lausanne-Artistique* avait ouvert un concours littéraire et musical. Le jury, présidé par M. Gustave Kraft, était composé de MM. Georges Jacquot, auteur de la *Défense du Foyer*, Eugène Rapin, critique musical, Henri Stierlin, compositeur de musique, Roth-de Markus, directeur du « Lumen », A. Huguenin, directeur du *Lausanne-Artistique*.

Au nombre des concurrents primés, nous avons eu un très vif plaisir à trouver un collaborateur du *Conteur*, M. César Amstein (B. Stenna), pour un épisode en vers, en deux actes, *Soir de Rome*. Nos bien sincères félicitations.

L'ÉTERNEL REFRAIN

QUELQUE défavorable à notre époque que puisse être une comparaison avec le « bon vieux temps » de nos grands-pères, ceux-ci ne connaissent pas leur bonheur. Au tableau qu'ils faisaient de leur temps, c'était à croire qu'il ne valait guère mieux que le nôtre.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'homme, les yeux tournés vers l'avenir, qui, le plus souvent, est le but de tous ses efforts dans le présent, ne cesse de se lamenter sur la disparition du passé.

De tout temps, le passé s'est paré d'une sorte d'auréole qui fait tort au présent et du prestige de laquelle nous sommes éblouis.

Preuve en sont les lignes suivantes, extraites d'un article de M. Eugène Mottaz, publié jadis dans la *Revue du Dimanche*, sous le titre : « Le Pays de Vaud au siècle passé ».

* * *

On entend tous les jours des personnes se plaindre du présent et regretter ce qu'elles appellent le *bon vieux temps*.

Dans le temps, dit le campagnard, les champs produisaient davantage, on n'avait pas autant de peine à nouer les deux bouts, on n'était pas obligé d'emprunter, on payait moins d'impôts.

Autrefois, dit le riche, nous étions plus heureux et plus tranquilles, notre fortune nous permettait de vivre plus largement, nous n'étions pas harcelés à chaque instant par les percepteurs d'impôts, nous jouissions d'une considération plus grande que maintenant.

Dans le vieux temps, dit le pauvre, on était plus compatissant à notre égard, le riche était moins méprisant, moins avare de son argent. L'ouvrage est rare et on ne nous dit même plus bonjour quand on nous rencontre.

Tous se plaignent des progrès du luxe, de la perfidie des hommes, etc.

Dans tous les temps on a considéré le passé comme ayant été plus heureux que ne peut l'être le présent, sans penser que chaque époque a son genre de corruption, ses défauts, ses vi-

ces, ses travers ; sans penser aussi que les mœurs changent, que les coutumes se modifient, que les sociétés se transforment continuellement, mais que l'homme reste le même.

Nous nous plaignons du présent, nous regrettons le passé. Nos pères ont fait de même ; la génération qui s'élève fera comme nous.

Écoutez ce que disait le célèbre médecin vaudois Tissot dans la seconde moitié du siècle passé :

« Plusieurs ordres de gens qui se servaient eux-mêmes il y a trente ans se font servir aujourd'hui. Ceux qui allaient à pied vont à cheval. Ceux qui allaient à cheval vont en voiture, et les derniers artisans ne voyageront bientôt plus que dans des carrosses bien liants... Les enfants se ressentent des maux des pères. Nos aïeux ont commencé par s'écarter un peu du genre de vie le plus salubre ; nos grands-pères sont nés un peu faibles, ont été élevés plus mollement, ont eu des enfants encore plus faibles qu'eux, et nous, quatrième génération, nous ne connaissons plus la force et la santé que chez les vieillards octogénaires ou par oui-dire. »

Que disait en 1717 Nicolas-Samuel de Treytorrens dans sa très curieuse *Lettre missive écrite à Leurs Excellences de Berne, en Suisse, par un de leurs sujets* ? Voici :

« Autrefois, on voyait des domestiques rester quinze à vingt ans chez leurs maîtres. A présent, à peine y demeurent-ils seulement un an ou deux ; au contraire, plusieurs maîtres ou maîtresses en changent trois à quatre fois durant une année... Il m'arriva, l'été dernier, de me trouver dans une certaine ville le jour d'une fête. Comme je retournais à mon logis, je rencontrai en chemin un vieux paysan du voisinage qui me dit : « Monsieur, voyez-vous bien tout ce faste, cet orgueil ; à peine ai-je atteint l'âge de soixante-quinze ans, mais je vous puis dire avoir connu le temps, que dans cette ville on ne voyait encore rien de toutes ces choses. Les femmes de condition allaient tout simplement, les femmes de bourgeois à peu près comme celles des paysans d'à présent. On ne voyait encore ni perruques, ni coiffures, ni tabac, ni ces breuvages nouveaux. Je ne sais quelquefois si je suis entré dans un autre monde ou si le monde s'est renversé en voyant comme toutes choses ont si fort changé en si peu de temps. » Et Treytorrens termine comme beaucoup de personnes le font aujourd'hui en disant : « Quelle vanité de voir-on pas aussi à l'égard des bâtiments, meubles, jardins de plaisance et autres ! Tout le vieux ne vaut plus rien et est en dégoût. Il faut maintenant tout à neuf et selon la mode. »

En 1607, les registres des Conseils de Genève renferment déjà cette plainte du présent : « Le luxe est si grand dans la ville qu'on ne peut discerner les gens de qualité d'avec les roturiers et les mécaniques. »

Un vitrail qui se trouvait dans la maison du poète bernois Nicolas Manuel porte une inscription où l'on voit converser un vieux et un nouveau confédéré.

« Vieux confédéré, dis-moi donc comment tu as fait ton bonheur.

— Mon cher, répond-il, je vais te le dire : Crainte de Dieu, bonne foi, simplicité, voilà quelle était notre étoffe. Bienveillants, humbles mais sans bassesses, unis ensemble, méprisant le bien mal acquis, prompts à défendre tous gens de bien, voilà ce qui nous donna bonheur et gloire. Pour ce qui est du bon marché, on fait chez vous grands frais d'épices, safran, canelle, muscade ; c'est encore soie, damas, velours, choses que nous tenions en peu d'estime. Et tous ces plats *velches*, melons, perdrix, cailles et chapons, claret, hypocras, malvoisie, muscat et les grands festins à la mode des *velches*, on n'en voyait pas parmi nous. Tu replantes dans le pays ce que nous en avions extirpé ;

grands airs, violence, tout l'est moyen de l'enrichir ; peu t'importe d'où te vient l'argent, tu le prendrais du diable ou de l'enfer. L'argent était notre valet ; il est ton maître aujourd'hui. Veux-tu être heureux à peu de frais ? défais-toi de tes mauvaises mœurs et prie Dieu qu'il te pardonne les péchés. »

Le réformateur vaudois Viret ne disait-il pas déjà au commencement du XVI^e siècle ce qui suit :

« Il n'y a si petit marchand qui ne veuille contrefaire le gentilhomme. Il n'y a si méchant coquin qui ne veuille porter le bonnet de velours et avoir tapis et vaisselle d'or à sa maison, ou, s'il ne le peut avoir, il s'adonnera à toutes cauteles, tromperies et mauvaises pratiques pour y parvenir comme les autres. J'ay contemplé l'état des laboureurs, des paisans, artisans et hommes mécaniques... mais ay été tout estonné de voir leurs ruses, finesses, déloyautés, tromperies et larrecins. Quant aux mœurs et à la manière de vivre, j'ai bien peu trouvé de ces bons anciens qui eussent retenu cette simplicité, innocence et preud'hommerie de l'âge d'or et d'argent. Je n'y ay vu que fer et airain. »

Si l'on remonte au moyen âge, en entend les mêmes critiques du présent, les mêmes illusions sur le passé.

* * *

Puisse cette constatation nous consoler des déboires du temps présent, en nous laissant supposer que nos petits neveux se lamenteront sur sa disparition.

Distractions arithmétiques.

Nous avons reçu encore trois solutions à notre dernier problème (M. Thiers). Ce sont celles de M. Jules Bron, à Lausanne ; de M. Ernest Pellaux, cafetier, La Praz ; de M. A. Roulier, à La Rippe.

M. A. Roulier veut bien aussi nous communiquer un autre problème, que voici :

« A quel âge est mort un homme, sachant que son enfance forme $\frac{1}{4}$ de son existence ; son adolescence $\frac{1}{12}$; sa jeunesse $\frac{1}{7}$, que, 5 ans après, sa femme lui donna un fils qui n'atteignit que $\frac{1}{2}$ de l'âge de son père et que celui-ci survécut de 4 ans à son fils ? »

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 21, en matinée : *La Demoiselle de magasin*, comédie en 3 actes de Fonson et Wichelet. — En soirée : *La Rue du Sentier*, comédie en 4 actes, de Decourcelles, et *Un tout petit voyage*, comédie vaudeville en 2 actes et 3 tableaux, de Mirande.

Mardi 23, 1^{re} représentation populaire.

Jeudi 25 : Relâche (Noël)

Vendredi 26 : *Le Maître de Forges*, de G. Ohnet. Location au Théâtre. — Téléphone 10.32.

* * *

Kursaal. — En dehors du programme de ciné, qui est de tout premier ordre, avec le « Pathé-Journal », John Tom et Miss Baby, deux excentriques réputés ; Léo, ventriloquiste et ses poupées, la brillante danseuse l'Eclipse, avec son danseur.

Enfin, comme attraction sensationnelle, M. Lanasac s'est assuré l'exclusivité des fameux films : « Le roman de Carpentier », joué par le célèbre boxeur, vue qui a fait courir tout Paris, et enfin le dernier match Carpentier-Wells.

La vue de ce combat est absolument parfaite de netteté et de détails.

Matinées avec ce programme samedi 20, dimanche 21, mercredi 24.

Exposition Herzog. — Au 3^{me} étage des grands magasins de l'*Innovation*, rue du Pont, est actuellement visible une très intéressante et très nombreuse exposition d'œuvres de feu le peintre Herzog. Cette exposition mérite vraiment une visite.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant à **Bleichenbach**.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rouge, G. Flemwel. Entrée gratuite.

Rédaction : Julien MUNNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.